

« On ne bat jamais ce qu'on aime que pour le caresser (1), et ce vieux proverbe, de la sagesse des nations : *Qui bene amat, bene castigat*.

C'est d'après toutes ces autorités respectables que nous avons cru pouvoir traiter la question : *Faut-il battre sa maîtresse* ? — Oui, dirons-nous, car l'usage d'accord ici avec le raisonnement doit faire loi.

Il ne nous eut pas plus coûté de traiter en même temps de l'usage de battre son amant, et de réunir les deux questions de droit en une seule. Mais comme l'ingénieux Grosley, nous avons pensé qu'il était de la belle galanterie de céder en toutes choses aux dames le partage le plus avantageux.

Ici se présente à l'esprit de tous les penseurs, une autre grave question : A quoi tient ce vif sentiment des femmes pour les hommes qui les battent ? Quelles mystérieuses causes peut-on assigner à ces paroxismes de l'amour ?

Pour des amants d'une certaine prudence, neufs, timides, inexpérimentés, pour d'honnêtes bourgeois au cœur simple, sans excentricité, je conçois qu'il y ait là de quoi renverser toutes les idées qu'ils se sont faites sur l'amour ; car le cœur de la femme, comme on l'a dit, est souvent une indéchiffrable énigme et l'amour aussi. Platon a merveilleusement deviné ces deux énigmes-là.

Quand ce philosophe voyait un homme amoureux, il disait : « cet homme-là est mort à lui-même, c'est l'âme de sa maîtresse qui l'anime. Cela posé, dit avec beaucoup de sens le petit livre dont je vous ai parlé, « il n'y a plus à s'étonner de ce qu'une femme fait si aisément la paix avec l'amant qui vient de la battre, puisqu'en quelque

(1) Charles Givard, *Commentaires sur la comédie de Plutus*.